

*Diane de Margerie*  
Le ressouvenir

Flammarion

Extrait de la publication



## Diane de Margerie

*Diane de Margerie a publié quatre romans, dont L'arbre de Jessé, et deux recueils de nouvelles : Ailleurs et Autrement, Duplicités. Elle a vécu notamment à Pékin, à Rome, à Chartres – villes inséparables de son itinéraire singulier.*

### Le Ressouvenir

A travers les visions de l'enfance, la découverte des sens, des paysages, de l'exotisme, à travers deux mariages, les enfants et les livres écrits, une existence se cherche et s'interroge sur la vérité de l'amour, la nécessité de créer, les mécanismes de la mémoire, la présence des morts. Cet essai autobiographique donne à voir certains moments intenses et scrute la trame qui fait de chacun de nous un être à la fois relié au monde et séparé. C'est un défi jeté aux forces de destruction, une tentative de reconstruire sa propre identité : comme le dit Diane de Margerie, c'est "Un texte fait de la vie elle-même, afin d'annuler la brisure des départs et des retours. Il faut partir en quête, si l'on veut parvenir à la vérité, vers ces associations mystérieuses qui dépendent à peine de nous-mêmes mais où réside notre secret – qui ont tissé notre amour, mais aussi qui l'ont défait. Qu'une plus grande clarté soit notre bien le plus précieux, qu'elle vaille la peine de tout risquer".



# LE RESSOUVENIR



DIANE DE MARGERIE

LE  
RESSOUVENIR

FLAMMARION

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

© Flammarion, 1985.  
Printed in France  
ISBN 9782081311015

« Mais qui est Agur, qui vit en moi avec ses paroles vivantes? Ne puis-je vraiment pas retrouver son visage? [...] Quelque part en moi cet Agur habite, avec les choses que j'ai vécues avant d'avoir trois ans, et dont ma mémoire consciente n'a jamais rien su, avec les mystères de mes rêves les plus obscurs, avec ce que j'ai pensé derrière mon propre dos... »

Hugo von Hofmannsthal.  
*Les Chemins et les Rencontres.*





I



Mes premières images sont liées à la violence et au feu : c'était à Berlin, des voitures flambaient, j'entends encore le craquement du métal et de la tôle. Ce n'était pas un incendie ordinaire car il dépassait mon entendement, ma vision. Le souvenir crépite, labile, comme s'il devait s'étendre à tout, à l'avenir, à celle que je suis devenue, et qui écrit.

L'autre image se détache, sombre et mystérieuse comme une plongée dans le gouffre d'une caverne : je dois avoir quatre ans, je me cache dans une remise obscure. Quelque chose – des boîtes en fer-blanc, peut-être, empilées les unes sur les autres – s'effondre dans un fracas épouvantable. Ce bruit, mais c'est un bruit infernal ! Une voix intérieure crie : « C'est le diable ! » Pourquoi cette pensée ? Suis-je venue me cacher dans cette petite pièce à cause de l'homme terrifiant que j'ai vu là-haut vêtu en père Noël, au ventre rouge et rebondi ?

Je me tiens là, passive, extatique. Je n'ai échappé au danger rougeoyant et précis d'en-haut que pour tomber dans une obscurité où attendait le Diable. Je me tiens immobile dans le noir. Je n'ose ni bouger ni respirer. Un savoir précoce me traverse dont la voix résonne dans le chaos d'une chute. Très vite, au cœur des images, se gravent les flammes de l'enfer.

Ce sont là des souvenirs sans visage. Peut-être mon univers fut-il tout de suite marqué par le règne d'une sensation à la fois violente et désincarnée? Les souvenirs, si élaborés, des autres, qui concernent souvent des visages humains, seraient-ils inventés, seraient-ils des réminiscences forcées, des souvenirs appris? A cet âge, en tout cas, je ne me souviens que de scènes fragmentaires. Pas de visage, aucun. C'est plus tard que j'apprendrai les traits de fraulein Heidi, rétrospectivement, par des photographies. Mais ce que je sais d'elle m'a déjà touchée autrement que par la vue : sa voix, son rire plein de ses dents, ses inventions diaboliques.

Je m'éloigne de moi-même, je descends rapidement le cours des années, je deviens celle qui

sourit à ses propres enfants dans des albums de photographies. Moi, jadis enfant. Maintenant les enfants, mes propres enfants, devenus grands, ne me reconnaissent pas dans les clichés où nous figurons ensemble : ils me trouvent bizarre, l'air d'une autre. Je me sens dépossédée, étrangère. Leur souvenir de moi se précise seulement quand je me suis occupée d'eux dans la solitude de la nature à Hauterive, tous les écrans abolis entre leur corps et le mien, à l'époque que j'appellerai « l'Arche de Noé ».

Je suis cette étrangère qui interroge sa fille :

« Rien, alors? Rien? Tu ne me vois pas du tout quand tu étais petite? » L'enfant hésite : « Si, je te vois en train de faire du jus d'oranges. Enfin, non, toi je ne te vois pas – seulement le jus d'oranges. » Cette phrase enchante cette étrangère-à-moi-même que je suis, celle qui, en moi, interroge et écrit. J'aime ce sens du détail, cette vision où un sens prédomine. Mais l'autre femme en moi, qui se contente de vivre, hésite, perplexe : je me sens abstraite, coupée de moi-même ; je ne suis plus qu'un fruit, un goût, un liquide doré.

Je suis un jus d'oranges pour ma fille, de même que les visages, pour l'enfant que j'étais, se sont effacés devant le feu et la voix de Satan. Abstractions sensuelles qui sont à l'origine de nos vies!

L'ironie de la mémoire veut que nous ne puissions pas les partager avec ceux que nous aimons le plus. Je n'aurai pas les mêmes souvenirs que ma fille; je ne connaîtrai jamais l'enfance de ma mère. Ce que l'on m'en dira restera un savoir sans commune mesure avec la connaissance du dedans, liée à l'extase terrifiée dans la remise. Enfants et parents ont beau tisser une chaîne de chair, elle est sans cesse rompue du seul fait de sa durée: nous n'avons pas commencé en même temps. Nous ne serons les contemporains de personne. Se ressouvenir, c'est d'abord apprendre combien nous sommes seuls.

Quelque chose en nous choisit d'oublier. Un nombre incroyable de scènes nous échappent de la sorte. Une matière agissante et, pour nous, opaque, thésaurise tout un monde de connaissances et de sensations qui, en même temps, parfois, s'effacent. Pourtant rien ne devrait échapper. Nous savons que tout est là. C'est le Grand Justicier qui choisit: un dispositif est mis en place qui décide si nous allons oui ou non savoir ce que nous fûmes. Mes enfants ne gardent qu'une vague idée d'un événement effrayant: un jour, D. et moi, nous les avons trouvés tremblants, incapables de tenir sur leurs jambes, la tête mollement penchée à la façon des idiots. L'ombre de l'imbécillité planait déjà autour de nous tandis que, mis en observation aux Enfants-Malades, ils s'amusaient follement en compagnie de petits mongoliens. De longs interro-

gatoires, patients et détournés, eurent raison de leur mutisme. Une curiosité bizarre les avait poussés à vouloir boire autre chose que les jus de fruits pleins de vitamines ou le lait nourricier : ils avaient choisi de dévisser le robinet du radiateur et d'en boire l'eau polluée, remplie de gaz méphitique. Toujours, toujours le mystère du dedans tandis que les adultes s'affairent à la surface des parquets et des choses ! Dédales glougloutants et fascinants des radiateurs, eau rouillée, empoisonnée, défendue ! De tout cela, ils ne gardent qu'un souvenir joyeux, plus ou moins estompé, alors que nous les croyions à moitié morts. Leur mémoire n'a pas choisi de garder cet épisode avec force et cohérence ; ils se souviennent en riant, par bribes.

Non seulement l'enfance nous est en quelque sorte imposée (molle pâte que nous sommes, nourrissons ballottés ici et là, paquets de chair soumis au hasard des hérédités et des influences), mais il faut encore la recréer selon le schéma que la censure du cerveau a décidé de fixer. Rien d'étonnant si elle enferme à jamais l'écrivain dans ses rets. Aucune énigme ne la surpasse, si ce n'est celle de la mort. Tout ce qui la concerne touche à la mer, à la musique, aux grottes et aux cavernes, à une plénitude faite d'obscurité, aux grandes étendues naturelles, déchaînées ou étales.



A travers les détails fulgurants des premières années, ce qui importe c'est la plénitude dont nous aurons toujours la nostalgie : nous regrettons ce que nous n'avons même pas connu. Prénaisance et mort se confondent. La vie : une suite d'étapes où rechercher peu à peu ce que l'on était avant d'être jeté dans un corps.

*Février 79.*

Tandis que mon fils âgé de onze ans plonge son doigt à l'ongle rongé dans la cire molle d'une bougie parfumée, puis se lève en disant « Taisez-vous, taisez-vous, laissez écrire ma mère ! Écoutez, Écoutez le silence ! Que c'est beau le silence... », parodiant ainsi gentiment les paroles tant de fois entendues avec cet humour qui le rend si attachant, tandis qu'à présent il suce son doigt gainé de cire, je lui demande s'il se souvient (au moins) de cet été merveilleux, en 75, passé dans l'admirable maison de Beauvallon quand, avec sa sœur, il brûlait une à une les feuilles tombées d'un eucalyptus. C'était le soir. Un parfum pénétrant émanait des sombres et mystérieuses lamelles bleutées. « Bien sûr, répond-il, bien sûr que je m'en souviens, mais ça, c'est pas pareil, c'est pas la vie quotidienne ! »

De la vie, subsisteront uniquement ces instants qui seront arrachés, ces diamants qui fulgurent parmi les scories, ces moments de brûlure. L'intensité de la solitude se rapproche bien plus de ces instants que l'usure quotidienne : qu'ils y réfléchissent, ces amants qui ne savent préserver l'un pour l'autre des moments purs, bouleversés, dangereux et fous! « Et puis, continue le petit garçon tout en dansant à travers la pièce qui soudain s'est rétrécie car il lui faudrait, pour se mouvoir, le plateau gigantesque d'un cirque, ce n'est pas pareil, on te voyait! »

Ainsi le souvenir se confond-il avec le fil d'Ariane d'une présence constante. L'amour n'est rien d'autre que cela : la présence, un état de fusion. Si tant d'écrivains s'acharnent à imaginer des circonstances où l'amour se confond avec la distance, et le désir avec l'impossible, c'est qu'ils tâchent, en creux, de montrer la nécessité absolue de la continuité. Je réfléchis aux vérités implicites souvent liées à l'écriture : ne savoir dire le plein qu'à travers le creux, la plénitude qu'à travers son manque.

Oui, l'amour c'est cela : l'état de symbiose. Aucune question ne se pose. Ni querelles, ni discussions, l'amour vit d'un silence plein. Les parents pourraient vivre avec leurs enfants le plus grand roman d'amour de leur vie : amante, la mère ne connaîtra peut-être pas d'instant plus foudroyants que cette communion, au crépuscule, quand ses enfants, cloués de surprise par la magie du soir, se taisent à ses côtés sous les eucalyptus. Mais aussi, la femme ne connaîtra pas de moments dont l'étoffe ne soit tissée de l'amour qu'elle éprouve pour l'homme qu'elle vient de quitter ou qu'elle attend de revoir. Distances épuisantes à parcourir en une seconde ! La femme est la voyageuse de l'espace mental. De là un humour cruel et secret qu'elle dissimule de son mieux. Elle qui, déjà, effraie l'homme au point qu'il choisit souvent de faire le mort à son côté, n'ignore pas l'épouvante qui le saisirait à constater ces raccourcis vertigineux. La femme, cette présente-absente parce qu'elle opère sans cesse une coïncidence entre l'homme et l'enfant : l'amant est toujours un peu cet enfant qu'elle quitte, et l'enfant, cet amant qu'elle rejoint.

Je revois cette salamandre tricéphale qui se hâte, dans un tableau de Bosch, poussant devant elle plusieurs petits qu'elle veut mettre en sécurité loin

des flammes, et je rêve au passé quand les enfants étaient encore petits; nous étions alors, tous les trois, de la même étoffe; c'était à travers la même lucarne que nous regardions le jardin, à Hauterive, même si c'était pour voir autre chose. Autrefois, je croyais en cette merveilleuse coïncidence qu'il est possible d'effectuer entre deux enfances : celle de la mère, celle de l'enfant, trajet magique qui abolit le temps, renversement et raccourci superbes de l'amour, grâce auxquels on naît à partir de ce que l'on a soi-même engendré.

Mais je dois remonter le cours du temps, redevenir celle qui souriait sur les photographies : je me vois jouant avec Heidi, superbe femme selon les critères nazis; un tronc d'arbre nous sépare. A moitié nue, parée de marrons enfilés en bracelets et collier, l'air d'une négresse blonde, je contemple avec admiration la walkyrie chargée de mon éducation. Et, de nouveau, je m'étonne : de cette fraulein (dont on me dit que j'étais fanatique), je ne me rappelle que le procédé cruel qu'elle avait inventé pour me figer, immobile, la nuit; sous mon lit proliférait une armée de rats qui, affirmait-elle, au moindre mouvement, grimperaient le long du mur, se suspendraient au plafond avant de se laisser tomber en grappes afin de me dévorer. Cette histoire, l'ai-je totalement inventée? En tout

cas, elle existe depuis longtemps, car je ne me souviens pas d'une époque où je n'en aie pas gratifié l'esprit dominateur et fertile de Heidi.

Je feuillette un album où mon visage se fend comme un fruit. Voici la photographie qui commémore un goûter de Noël à l'Ambassade. Le concierge, barbu, déguisé en père Noël, présente ses cadeaux : Ysabelle, si parfaite, si sage, reçoit une immense poupée. Convulsée de rage, je serre mon cadeau : un fouet. Je ne renie pas cette photographie : elle me ressemble. (Je raconte aujourd'hui l'anecdote à mon père qui, très plaisamment, la retourne : « Peut-être avais-tu envie de fouetter des petits enfants? »)

Les souvenirs s'engendrent par parthénogenèse : deux scènes surgissent auxquelles je n'avais pas songé depuis des années. C'était près du Wansee, lac où j'allais avec Heidi me baigner. Je vois une longue allée sombre, complètement couverte, et là, une floraison inouïe de fleurs bleues, comme des étoiles. Cette allée ombreuse de fleurs intensément bleues qui devaient être des pervenches, ma mère me dit qu'elle appartenait à la villa moderne que mes parents avaient louée alors : la villa Mendels-

sohn; c'était, me dit-elle, une des seules demeures de ce style, en Allemagne, avec de grandes baies vitrées qui obéissaient déjà à un système électrique. Je ne me souviens pas du tout de l'architecture, mais seulement du bleu violent des fleurs. Les pervenches de la villa Mendelssohn! J'ai l'étrange sentiment que la mémoire de mes premières années ne m'appartient pas. S'en échappent ces fleurs évoquées. Je ne saurai jamais vraiment s'il s'agissait de pervenches; même la véronique, si minuscule, me parle un langage bleu, totalement bleu, celui de ce souvenir dont je sais qu'il remonte fort loin. De cette allée couverte, de ce bleu miraculeux, vient sans doute ma présente passion pour un bleu issu de la terre, myosotis ou véroniques, le contraire d'un bleu froid et mental. Un bleu charnu et violent comme si le limon avait un regard.

L'autre souvenir: je suis sur la plage. Deux enfants plus grands que le troisième torturent leur victime. Ils lui font avaler du sable. L'enfant pleure, suffoque. A moitié mort, on le libère de ses tortionnaires. Un haut-parleur appelle désespérément les parents de l'enfant abandonné, gavé, évanoui. Je suffoque avec lui. Telle est ma première expérience de la compassion.

Je vois aussi, tout à coup, des châtaignes rondes, lisses; il me semble que je les lave dans une bassine pour qu'elles soient plus rondes, plus lisses. Il me semble que je veux les mordre, comme plus tard j'eus envie de mordre un dos lisse de vache.

Fragments. Objets. Sensations.

Je ne vois pas, je ne garde pas, de ces toutes premières années, le souvenir d'un seul être grand ou petit, amis, parents ou frères (ils sont deux), pas un seul être humain précis : seulement le feu, les fleurs bleues, le sable, les châtaignes, la remise. Les visages ne se sont imposés que par la suite. J'étais déjà ce que je suis, car les paysages m'ont davantage marquée que les êtres.

Pas de visages, mais des voix. Toujours fortes, rapides.

Je m'étonne encore maintenant du contraste entre ce que devait être ma vie, les parents, les jolies robes, la pièce où je vivais, les goûters, les berceaux, bonbons, invités et amis, mon visage épanoui, conquérant ou furieux, d'une gourmandise certaine en tout cas, non point de friandises, mais de vie – tout cela si visible sur les photogra-

phies –, et les images intérieures, angoissantes, du feu, du Diable, du sable et des rats.

Cette contradiction et cette absence des êtres m'étonnent et correspondent sûrement à un choix. Je n'ai, mentalement, aucune image de mon corps dans un miroir; je ne me vois pas contemplant le jardin, les pervenches – seulement les pervenches elles-mêmes. Je ne saurais délimiter quand est née la certitude de mon identité propre et je m'émerveille de la description que font les écrivains d'un moment précis où ils ont pris conscience de leur moi, capables de dire le jour et l'heure où leur fut donné le sentiment de leur propre chair. Peut-être ne l'ai-je éprouvé qu'à travers la différence – ma propre différence d'avec un garçon –, si bien que le sentiment de mon identité est resté lié à une certaine stupéfaction incrédule?

Mes réminiscences diffèrent totalement des apparences : la petite fille potelée qui m'est rendue à travers les clichés d'autrefois ne m'est nullement familière – d'où, à présent, ma curiosité ambiguë à l'égard de la photographie. Cette réalité que je ne reconnais pas, ces visages derrière lesquels se cache un secret m'ont tôt inculqué le sentiment de la véritable nature des choses et du double visage de la vérité. Il y a une vérité qui est, par nature, cachée; une vérité que la photographie ne saurait



débusquer. Je pose sur la réalité un regard séparé du corps, aigu et abstrait; je suis habitée, abolie. La totalité n'existe pas; c'est à peine si je distingue les flammes, les pervenches; je ne vois ni les personnes ni le cadre, mais j'entends le crépitement des flammes, je vois la rondeur lisse des châtaignes, le bleu intense des fleurs, *en soi*, comme si j'étais condamnée à la vision intime, mais fragmentaire, de l'essence.

De là vient sans doute que j'ai une vue des événements immédiatement épurée comme si j'étais contrainte d'ignorer l'ensemble pour être, en revanche, suffoquée par le détail comme par l'apparition d'un dieu. Le sentiment de mon identité, je ne l'aurai qu'au moment de la perdre. J'existe quand je ne suis plus, comme ce jour à Cumes où je devins sable, sibylle et vent de la mer.

De Berlin, il a bien fallu déménager, prendre un train, faire des valises, obéir à une gouvernante, rompre avec les petites amies, mais je ne vois rien. A Londres, j'ai des souvenirs plus nets. Morcelés tout d'abord : goût, sur la langue, de la brûlure de bonbons acidulés; images de ma première école, à

la méthode Montessori, où l'on avait, en principe, le droit de faire ce qu'on voulait afin de développer talents et originalité. Liberté illusoire : j'écrivis *Les Mémoires d'un chien* qui comportaient plusieurs épisodes. Cela me fut rendu d'un air sec : « Tu ferais mieux de faire du calcul mental. Cette vie de chien n'a aucun intérêt. » J'éprouvais un intense sentiment de trahison. Ne m'avait-on pas dit que je pouvais écrire ce que je voulais ?

Je ne sais pas si je restai longtemps à cette école Montessori ; je me souviens d'avoir été envoyée dans un couvent mais de cette institution je ne vois que des lys, et encore des lys, embaumant le Saint Sacrement ; une retraite prêchée en dehors de Londres où je notais dans un petit carnet les sujets d'étude ; ainsi le sermon concernant le refus des mauvais anges. *Non serviam*, avait écrit la nonne, à la craie, sur le tableau noir, formule envoûtante, aussitôt recopiée sur mon petit carnet luisant : *Non serviam*. Je vois un démon superbe, arqué dans son défi, réduit à l'impuissance.

Dans quel camp suis-je donc ?

Étrange distinction que celle entre les bons et les mauvais anges ! Ceux qui avaient attiré l'Attention divine n'étaient-ils pas ceux qui avaient voulu *Le* supplanter ? Ils étaient donc, d'une certaine façon,

plus proches de Dieu que les autres, ne serait-ce que par leur désir de Le devenir. On croit que les enfants ne raisonnent pas : à tort. Leur fascination va plus loin que toute élucubration philosophique, car ils pressentent ce qu'ils passeront la vie entière à vouloir exprimer.

Plus tard, bien plus tard, en effet, il y a seulement quelques années, je reconnus dans les nocturnes et flamboyantes peintures de John Martin où, à travers les brumes de la Création, émerge un Ange lumineux de noirceur, cette fascination de l'Ange rebelle, ou plutôt, pour employer le langage que je pouvais alors me tenir, d'un être qui serait l'Égal-de-Dieu. Dans les illustrations du *Paradis perdu* de Martin, je retrouvai mes perplexités d'enfant : lequel était Dieu, lequel Satan ? Ces deux puissances n'avaient-elles pas une sorte de gémellité ? Le créateur n'aurait-il pas dû se retrouver dans l'Ange révolté comme un homme devrait se reconnaître en son rival plutôt qu'en son esclave ? Le mal pour le mal ne m'a jamais tentée. Pourtant le seul climat mental possible m'a toujours paru celui d'une violence morale, intime, d'une fureur sacrée, tout comme la Sibylle, décrite par Lagerkvist, se tord dans les affres, avant de crier ce qui, à travers son corps, doit se livrer passage.

Cette idée, si tôt ancrée en moi, de l'égalité des Bons et des Mauvais Anges est sans doute l'origine de ma folle croyance en un amour où tout doit être échange et liberté réciproques, fondés sur la vérité de l'aveu. Égalité dans la qualité de l'amour, en laquelle je crois si farouchement qu'elle dicte jusqu'au choix des objets qui m'entourent : ainsi ce caducée où deux serpents de bronze s'affrontent, langues bifides, face à face. Obsession de l'égalité et de l'échange qui devait me dégôûter du matriarcat, où la femme possède d'épuisantes prérogatives afin d'être la clef de voûte, l'axe autour duquel tourne la famille, tandis qu'elle s'affaire et se désespère dans l'horreur et la honte d'une puissance dérisoire.

Pensionnaire au couvent, loin de Londres, j'éprouvai un intense sentiment de frustration. J'avais dû quitter les miens et ma gouvernante bien-aimée, miss B. Je nourrissais à l'égard de celle-ci une passion démesurée et ne cessais de l'embrasser dans le creux des joues. Elle avait les pommettes hautes, et ces joues creusées appelaient les baisers. Je lui vouais un culte fétichiste. Elle était maigre, grande, très « Nouvelle-Angleterre ». Comme ma mère ne cessait de le faire – elle qui fut l'amie de Hofmannsthal, de Rilke –, miss B. m'initiait à la poésie, et, si je revois mal ses traits,

mis à part ses dents proéminentes et ses joues, je l'entends encore me déclamer un poème lancinant, *The Forsaken Merman*, poème que je pourrais relire si je le voulais, mais je m'en garderai bien, afin que rien ne vienne oblitérer sa voix que je perçois comme si c'était hier : « Come away, come away, children dear, to the kingdom under the sea. » Déjà, la poésie était une forme d'évasion, une plongée nostalgique vers les royaumes sous-marins dont la sirène ne reviendrait jamais plus. J'entends encore la voix se plaindre : « Come away, come away, children dear! »

Oui, j'entends le poème qui se mêle de façon lancinante au parfum des aubépines rouges dans Hyde Park, parfum qui m'a grisée au point que pendant des années j'ai voulu le retrouver – sensuel parfum écarlate et suave qui, lorsque j'étais petite, me parlait à la fois de jardins et d'hosties.

Je revois une robe confectionnée par miss B. : elle était d'un tissu couvert de petites fleurs odorantes dont le dessin a suscité une quête obstinée, couronnée de succès le jour où, à Valladolid, j'aperçus la statue d'une sainte crucifiée revêtue

d'une tunique flottante et fleurie. Ce parterre de fleurs, cette robe tant aimée, je l'abîmai un jour d'une tache d'encre, découvrant ainsi le désespoir des souillures.

L'encre fut à l'origine de plusieurs de mes chagrins d'enfant, comme si j'avais pressenti l'implacable importance qu'elle prendrait dans ma vie. J'avais, à Londres, l'habitude de dormir avec mon Waterman bleu nuit. Je l'aimais d'amour et le lavais continuellement de ma salive pour le faire briller. Un jour, il se mit à fuir, tachant mes draps. Devant cette noirceur de l'encre, je savais qu'il n'était qu'un remède : m'accuser au point de susciter la pitié. Miss B. pardonna, intimidée par ma douleur; j'entends encore ma voix perçante et lamentable : « Oh, what a wicked, wicked, child I am! », mettant dans ma bouche les mots que je ne voulais pas entendre dans la sienne. Je ne savais pas que je devinais d'emblée le cabotinage com plaisant des adultes qui vous ôtent pour ainsi dire tout droit aux reproches en s'accusant afin de vous empêcher de les juger. Pardon, pardon! clament-ils, après vous avoir piétinée. L'enfant trouve tout seul ces démarches futures, mais elles sont encore vierges d'hypocrisie, suggérées par l'étonnement instinctif et indigné qu'il ressent devant la punition.

Un autre jour, invitée chez Ysabelle, j'avais honteusement taché d'encre un de ses beaux cahiers. Bonne occasion pour me sentir confirmée dans le sentiment d'être indigne – entendre la voix sépulcrale de la gouvernante suisse : « Mais tu es l'enfant du malheur! » fit-elle, décret qui alla rejoindre la voix de Satan dans la remise.

*Qui veut faire l'ange fait la bête.*

Bien sûr, qui veut faire l'ange fait la bête. Tandis que mon âme de petite fille se débattait sous l'œil de Dieu comme un oiseau qu'un chasseur serre à la gorge, mes instincts, mon corps s'en allaient dans une tout autre direction. Ce qui m'atteignait surtout comme une mutilation, c'est de ne rien avoir à moi que je puisse donner; j'aurais voulu, par exemple, combler miss B. de présents. Il m'arrivait, avec l'argent dérobé à la tirelire en carton percée d'une fente et présentée au salon, confectionnée par les nonnes pour y amasser de quoi « acheter les âmes des petits Chinois », d'acheter de jolis sachets de lavande que je glissais dans son linge. J'aimais ses tiroirs pleins de dessous dans les tons pastels qu'affectionnent les Anglaises, domaine d'où j'étais exclue avec mes uniformes, mes chaussettes, mes vêtements de fillette. J'avais d'étranges rites pour les célébrer lorsqu'ils séchaient dans la salle de bains comme s'il s'agissait des oripeaux sacrés d'un roi noir, que



ses esclaves adorent à l'égal de celui qui les porte.

Je devins collectionneuse, maniaque de cartes postales, légèrement voleuse, si le terme peut s'appliquer à un enfant qui obéit à une quête d'identité entamée du fait qu'elle a le sentiment de ne pas encore *être*. Mon désir de parfumer les tiroirs de miss B. à la lavande était surtout né du désir de me faire aimer d'elle, plus que d'un amour désintéressé, car bientôt, je lui dérobaï quelques pièces pour acheter, au couvent, un chapelet dont les grains transparents, couleur d'améthyste, me plaisaient par leur chatoyante beauté. Le larcin fut aussitôt découvert par les nonnes vigilantes qui furent ébahies par tant de piété : je fus louée et pardonnée au lieu d'être punie. Moi seule, j'étais consciente d'avoir cédé à une tendresse païenne pour une couleur rare. Je n'ignorais pas que ces larcins me mettaient sur une pente dangereuse ; je me sentais coupable au point que, même très malade, à Londres, et le prêtre ayant été appelé à mon chevet, je gardai le silence sur ces activités douteuses qui me paraissaient des péchés impossibles à communiquer. Plus tard, quand je commençai à me plonger dans la littérature anglaise, il y était souvent question de l'*Unpardonable Sin*, et je me demandais ce que cachait cette appellation

mystérieuse? si c'était l'orgueil – ce défi lancé par l'Ange qui s'était mesuré à Dieu – ou tout simplement ce que nous savons de nous-mêmes, que les autres ne savent pas?

De ce refus de dire ce que je pensais avoir fait de répréhensible au moment où la mort était peut-être proche, naquit ma méfiance à l'égard de la confession chuchotée derrière un grillage. Le pardon ne pouvait venir, me semblait-il, qu'après l'explication totale des gestes, la recherche et la compréhension des motifs. Mais le pourquoi de mes larcins, le mélange d'amour et du goût précoce pour la beauté, le sentiment de ma pauvreté d'enfant devant le monde des adultes, toute cette imbrication d'éléments contradictoires, comment aurais-je pu alors la formuler?

Bien plus tard, je suis arrivée à une certitude : l'inutilité des explications. Expliquer à l'autre ce qu'il ne veut pas savoir de lui-même; essayer de lui faire entendre la raison d'une attitude dont les racines se mêlent à celles d'une enfance qu'il n'a pas partagée; tâcher de gommer un malentendu qui a déjà fait ses ravages si bien que toute élucidation ne fera que mieux enfoncer le clou, me paraît aussi dérisoire qu'il était inimaginable de confier à un prêtre inconnu pourquoi, au lieu d'acheter l'âme d'un petit Chinois,

### III

Je partis alors pour l'Italie où je retrouvai la beauté	135
Vivre n'irait pas sans écrire...	146
... à moins d'être comme une ville usurpée	178

### IV

Une patience de salamandre	193
Sicile, solitude	201
La maison retrouvée	223
Étrurie, son rougeoyant retour	245

### V

Soudain la mort est là	267
------------------------	-----

### VI

Restent des lettres d'amour	287
Des contes	306
Des échardes	315
Des éclairs	328

CET OUVRAGE  
A ÉTÉ REPRODUIT  
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER  
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH  
À MAYENNE LE 7 FÉVRIER 1985

N° d'éd. 10453. N° d'impr. 22733.  
D.L. : mars 1985.  
*(Imprimé en France)*